

En effet, la même année, au mois d'août, mois pendant lequel le roi Philippe de France devait s'embarquer pour l'Orient, les Egyptiens entrèrent en Sissouan et s'emparèrent de presque toutes les villes. Pendant deux ans ils semèrent la désolation sur le territoire arménien, jusqu'à ce que Léon se fut déterminé à envoyer des ambassadeurs au sultan pour lui demander s'il voulait lui laisser le pays en échange de tributs et de sommes d'argent. L'Egyptien, excité par l'émir d'Alep, commandant de ses armées, ne voulut rien entendre. Enfin Léon, fort affligé, et— d'après les paroles de son ministre Vassil — «réduit au désespoir, se soumit à la volonté du sultan et lui livra toute la contrée à l'est du fleuve Djahan, avec ses forteresses et la glorieuse Ayas qu'il avait reconstruite avec tant d'or». Ce fait désastreux s'accomplit l'an 1337 ou 1338. Les deux forts d'Ayas et les forteresses de Haroun, de Covara, de Sarouantikar, de Hamousse, et celle de *Noudjéiman*, passèrent aux Egyptiens par traité. Le chroniqueur contemporain, Nersès Balon, s'exprime ainsi: «Les troupes du sultan d'Egypte et le tyran émir qui s'appelait Mélik-omar, vinrent en Cilicie, avec seize mille cavaliers et assiégèrent la ville d'Egéa, c'est-à-dire Ayas. Ils ne s'en allèrent pas avant qu'on leur eût livré la ville et tout le pays compris entre le fleuve Djahan et le territoire des Arabes, pays où se trouvaient des châteaux ou places fortes, au nombre de *quatorze*, ayant chacune leur seigneur. On les abandonna aux Arabes volontairement et par traité». Un autre auteur d'annales prétend qu'il y avait *seize* châteaux dans cette contrée.

Les mémoires et les livres de comptes des marchands occidentaux à Ayas s'arrêtent là. On sait qu'ils s'étaient sauvés à la hâte de la ville. Les Vénitiens, avaient fui sans s'acquitter de leurs dettes envers les marchands égyptiens, à qui ils avaient acheté du coton; comme les contrats de vente étaient restés à la douane, Léon fut obligé de payer pour eux et même de payer plus qu'ils ne devaient pour se débarrasser des Egyptiens. Il écrivit ensuite au doge de Venise, le 1^{er} mars 1341, et lui envoya le compte des dettes qu'il avait été obligé de solder. La somme se montait à seize mille takvorines.

Mais Ayas, comme un dragon caché sous les eaux, semblait réunir toutes ses forces pour échapper à ses oppresseurs; contre lesquels elle dut se battre